

LE SECRET DU CHARTREUX

Gérald RICHARD

LE SECRET DU CHARTREUX

Roman



ÉDITIONS
CABÉDITA
2011

A Alexis, Céline et Sylviane

Couverture: Chartreuse du Reposoir. Photo de l'auteur

© 2011. Editions Cabédita, CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-613-2

L'alpage de Sommier existe véritablement. Il est situé au-dessus du petit village du Reposoir en Haute-Savoie. Il a longtemps été la propriété des chartreux dont le monastère est situé dans cette même commune. Ce lieu de pâturage était occupé l'été par les paysans de Scionzier, autre village situé plus bas dans la vallée de l'Arve. Les termes du contrat liant les alpagistes aux religieux sont bien réels, tout comme le père prieur, Dom Balthazar. Est également réelle la Confrérie des pénitents noirs et leur action décrite dans ce livre. On en trouvera la trace aux Archives départementales de Savoie (B 01680). Pour tout le reste, qui sait...

PROLOGUE

MUSIQUE ET MOTS

De même qu'il est de coutume d'accorder vins et mets, je pense qu'il peut être judicieux de donner au lecteur des conseils d'écoute musicale qui s'harmoniserait avec les mots. C'est d'ailleurs ce que fait le cinéma. La musique est là, présente, pour donner aux images plus de force. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'écrit? Bien sûr, les mots sont eux-mêmes musique par la manière dont ils vont s'enchaîner, dont on les dira, mais la musique au sens propre, en venant titiller le cerveau du lecteur, ne pourrait-elle pas avoir le rôle de sublimer ses émotions, de l'aider à se construire des images mentales, à conforter les sentiments exprimés par l'auteur? La démarche inverse est d'ailleurs également vraie. L'écriture est parfois plus facile lorsqu'elle est faite sur un fond de musique. Voici donc, en toute modestie, mes conseils d'écoute... de musiques que j'ai aimé entendre en écrivant:

- Chapitre 1: *Chori kommt ihr Töchter, helft mit klagen*. Extrait de la *Passion selon saint Matthieu*, de Jean-Sébastien Bach
- Chapitre 2: sonate pour violon et piano KV 301, de Wolfgang Amadeus Mozart
- Chapitre 3: *Au bord du ruisseau*, andante molto mosso. Extrait de la symphonie n° 6 de Ludwig Van Beethoven
- Chapitre 4: *Tito manlio di verde ulivo*, cantate d'Antonio Vivaldi, interprétée par Philippe Jarousky

- Chapitre 5: album *Des voix et des loups*, chants traditionnels de la Vésubie par le groupe Lanciour, plus particulièrement *Si laude Maria* et *Lou Magnificat*
- Chapitre 6: *Scène nocturne*, de Peer Gynt, d'Edward Grieg
- Chapitre 7: *Parafrasi del christus*, de Gaetano Donizetti
- Chapitre 8: *Stabat mater*, de Giovanni Battista Pergolesi
- Chapitre 9: *Adagio for strings*, de Samuel Barber
- Chapitre 10: *Dies Irae*. Extrait du *Requiem* de Giuseppe Verdi
- Chapitre 11: *Vanne pentita a piangere*. Extrait de *Il trionfo dell'innocenza*, de Caldara
- Epilogue: *Fantasias for the viols*, de Henry Purcell.

CHAPITRE 1

Pierre regardait depuis de longues minutes par la petite fenêtre de la cuisine. Au-dehors, la neige tombait depuis des heures en lourds flocons. Dans la nuit, la couche ne cessait de s'épaissir. Le vent violent rabattait les cristaux qui se collaient à la vitre, ne laissant bientôt plus qu'un petit cercle au centre. Le mois d'avril touchait à sa fin. Le début de cette année 1750 avait été particulièrement froid. Les réserves de fourrage de l'automne précédent s'amenuisaient dangereusement. La terre encore gelée n'avait pas permis le démarrage des cultures. Les bêtes piaffaient d'impatience à l'étable de ne pouvoir sortir au grand air.

La ferme de Pierre, une grosse bâtisse, à l'état de vétusté bien avancé, occupait une place dominante dans le village. Les maisons de Scionzier, cette bourgade de quelques centaines d'âmes, se tenaient toutes blotties au pied de la montagne, cherchant là, dans un réflexe grégaire, un abri protecteur loin des eaux capricieuses et souvent dévastatrices de l'Arve. Bien sûr, la ferme aurait eu besoin de grosses réparations. Le coin du toit penchait dangereusement. Les portes joignaient mal. Mais où trouver l'argent nécessaire? De toute façon, ici, on faisait les travaux soi-même. La nature offrait tout ce dont on pouvait avoir besoin comme matériaux. Mais encore fallait-il trouver le temps, les tâches de la ferme occupant intensément les journées. Pierre crut apercevoir, l'espace d'un instant, les

lueurs vacillantes de quelques lanternes, dans le village de Thyez sur le versant opposé de la vallée et distant de quelques lieues à vol d'oiseau. D'autres paysans comme lui devaient veiller avec une seule inquiétude en tête: la montée à l'alpage. Celle-ci devrait normalement se faire au début du mois de juin. Si le temps ne s'améliorait pas rapidement, les bêtes n'auraient bientôt plus rien à manger et l'herbe, là-haut, n'aurait sans doute pas le temps de pousser avant l'arrivée des éleveurs pour l'été. Pierre n'avait jamais roulé sur l'or, comme personne au village d'ailleurs. Pauvre parmi les pauvres, ses sept vaches, ses quelques poules étaient ses seules richesses matérielles. Que l'année soit mauvaise et la vie même de sa famille se verrait menacée. Depuis toutes ces années, il avait appris à vivre au jour le jour ou, dans le meilleur des cas, à l'horizon d'une saison.

12

Il se dit que rien ne servait de demeurer toute la nuit à regarder la nature s'acharner à rendre la vie dure aux hommes. Il vérifia une dernière fois que les braises de la cheminée étaient bien recouvertes et passa dans le pêle, cette grande pièce qui servait de chambre à coucher à toute la famille. Une douce chaleur animale régnait dans la pièce. Dans un coin, ses deux fils dormaient profondément, occupant le même lit. Dans la pénombre, il leur jeta un regard attendri. Louis, le plus jeune, semblait rêver, un léger sourire sur ses lèvres. Mais le souffle de Clovis, l'aîné avec ses onze ans, inquiétait Pierre depuis plusieurs jours. Un son rauque sortait de ses poumons. Il respirait avec peine lorsqu'il était allongé. Pierre savait très bien que ce mal pouvait très vite s'aggraver, que les hommes de médecine étaient loin et trop chers. Mais que vaut la vie d'un enfant de paysan? Chaque année, il en mourait plusieurs au village sans que l'on ne s'émeuve outre mesure. Le bon sens populaire disait que c'était normal: seuls les plus forts avaient leur place dans ce monde. Pierre chassa vivement l'idée funeste qui lui traversa l'esprit, l'espace d'un instant. Il s'approcha du fond de la pièce. Là, dans le lit de bois, reposait

Clotilde, sa Clotilde. Il demeura debout un long moment à la deviner plutôt qu'à l'observer dans l'obscurité presque totale. Voilà maintenant douze ans qu'il l'avait prise pour épouse et il en était toujours amoureux fou. Il n'osait même pas imaginer que sa vie pût se dérouler sans elle. Il s'étonnait encore de sa démarche, de sa voix douce. Il bénissait Dieu chaque jour d'avoir mis sur son chemin une épouse aussi parfaite et attentionnée. Elle conservait malgré les ans qui passaient, ce sourire qui le faisait chavirer. Plus d'une fois, elle l'avait empêché de sombrer dans le désespoir face aux épreuves de la vie. Pierre se déshabilla rapidement, gardant sa longue chemise de toile. Il s'allongea, écouta le silence seulement percé de temps à autre par le piétinement de ses vaches dans l'étable séparée du pêle par une simple paroi de planches disjointes. En bon chrétien, il voulut faire sa prière mais, ce soir-là, il en vint à douter de son Dieu. En quelques minutes, il avait sombré dans un profond sommeil.

Un raï de lumière vint chatouiller l'œil de Pierre, surpris. Il se réveilla tout à fait. Sa première préoccupation fut de se précipiter à la fenêtre de la cuisine. La neige avait cessé, mais la couche était épaisse. Lorsqu'il se retourna, Clotilde était là, debout dans l'embrasure de la porte du pêle.

– Bonjour, Pierre. Tu sais, la toux de Clovis m'inquiète. Tu devrais aller quérir la Perrine. Elle pourrait sûrement faire quelque chose.

«La» Perrine, comme on la nommait dans le village, était mi-sorcière, mi-guérisseuse. On ne savait pas si elle réussissait ses guérisons en faisant appel à quelques tours de magie, en invoquant quelques divinités ou quelques démons. Toujours est-il que jamais personne ne se serait avisé de l'accuser de sorcellerie au vu des multiples services qu'elle rendait à la communauté. Dieu seul savait combien de vies elle avait sauvées avec ses plantes, avec ses médecines. Elle vivait, recluse, à l'écart du village, là où la pente se fait plus raide, où le rocher commence à disputer la place aux prairies. On lui rendait

visite lorsqu'on avait besoin d'elle, mais d'aucuns ne s'aventuraient dans «le coin à la Perrine». Certains disaient même qu'ils l'avaient vue parler aux animaux des bois, mais on disait tant de choses et puis, il faut bien parler à quelqu'un lorsque l'on est si seul au risque de devenir complètement fou.

– J'irai, répondit simplement Pierre, mais il faut d'abord que je m'occupe des bêtes et que j'enlève toute cette neige de devant la ferme.

Tout en parlant, il raviva le feu dans la grande cheminée. Il y déposa une ou deux bûches et aussitôt de longues flammes vinrent lécher le chaudron suspendu. La soupe, en se réchauffant, emplît la cuisine de son odeur. Lorsqu'elle fut assez chaude, il s'en servit une bonne assiette dans laquelle il émietta deux tranches de pain rassis.

14 Sa première tâche du matin fut de s'occuper de ses bêtes. Les rôles étaient bien répartis. Pierre se chargeait des vaches, tandis que Clotilde avait la responsabilité des volailles. Il dut tout d'abord dégager, avec sa lourde pelle en bois, l'accès à l'étable pour en extraire la litière souillée. Puis lorsque les bovins furent nourris et au propre, il put s'atteler à la traite. Ainsi, lorsque Louis et Clovis se réveilleraient, ils pourraient se régaler d'un bol de lait encore chaud. Pierre adorait voir les yeux ébahis de ses deux fils devant ce plaisir simple. Il se dépêcha d'achever la traite, lui-même préoccupé qu'il était par la santé de son fils aîné.

Il attrapa à la hâte sa veste et son chapeau et se mit en route. La progression n'était pas rapide dans les ruelles du village encombrées de neige. Pourtant, hommes et femmes s'affairaient. Chacun salua Pierre. Arrivé devant la dernière bâtisse du village, il s'arrêta. C'était là qu'habitait Etienne, son beau-frère. Sans prendre la peine de frapper, il poussa la lourde porte de chêne. Etienne, assis à la table, se leva d'un bond, surpris par une intrusion aussi matinale.

– Qu'est-ce qui t'arrive? Il y a un problème chez toi, Pierre?

– C’est Clovis. Sa toux empire. Clotilde est très inquiète. Je vais chez la Perrine.

– Avec ce temps! Laisse-moi deux minutes et je vais t’accompagner.

Plus que deux beaux-frères, Pierre et Etienne étaient deux véritables amis. Au contraire de Pierre, Etienne n’était pas originaire du village. Cinq années plus tôt, les habitants de Scionzier avaient vu arriver un homme avec pour tout bagage quelques vêtements à l’usure déjà bien avancée. Il avait déclaré rechercher du travail contre le gîte et le couvert. Les paysans du village n’avaient pas grand-chose à lui proposer, ayant déjà eux-mêmes beaucoup de mal à nourrir leurs propres familles. Cependant, le curé voulut bien s’attacher les services d’Etienne, puisque tel était le nom de cet inconnu. Le prêtre commençait à être âgé et il lui apporta une aide précieuse en s’occupant de son potager, des réparations de l’église. L’homme de foi, qui était issu d’une famille noble de la région, possédait en outre une belle propriété dont Etienne devint rapidement le régisseur. Il se lia très vite aux hommes du village. Il était toujours prêt à aider au moment des foins ou des récoltes. Petit à petit, on en apprit un peu plus sur lui. Il s’était dit ancien militaire français. Il en avait eu assez de cette vie de soldat et avait quitté l’armée – légalement ou non, personne ne le savait – pour partir à l’aventure. Sans attaches, sans famille, il avait beaucoup erré de-ci de-là, avant de venir poser ses bagages, bien minces au demeurant, dans cette vallée reculée de Savoie. De nombreuses zones d’ombres subsistaient sur la vie passée d’Etienne, mais qu’importait! Il était accepté et apprécié de tous, cela suffisait. Et puis, un jour, il avait rencontré et était tombé amoureux de Louise. Clotilde et Louise étaient les deux seules enfants du vieux Barnabé veuf depuis longtemps. Aussi, lorsque le mariage entre Etienne et Louise fut célébré quelques mois plus tard, Barnabé put mourir en paix, sûr d’avoir trouvé un successeur pour sa ferme. Une fille, Juliette, vint rapidement égayer la maison du

*Achevé d'imprimer
le vingt juillet deux mille onze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève

Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez
notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins.
A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse